



Groupe et idéologie. À propos de *Fonctionnaires de Dieu* d'Eugen Drewermann

Christian Saint-Germain

Volume 51, numéro 1, février 1995

Société-Religion-Christianisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400900ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400900ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Germain, C. (1995). Groupe et idéologie. À propos de *Fonctionnaires de Dieu* d'Eugen Drewermann. *Laval théologique et philosophique*, 51(1), 183–189. <https://doi.org/10.7202/400900ar>

□ note critique

GROUPE ET IDÉOLOGIE. À PROPOS DE *FONCTIONNAIRES DE DIEU* D'EUGEN DREWERMANN*

Christian SAINT-GERMAIN

*RÉSUMÉ : Dans son important ouvrage intitulé *Fonctionnaires de Dieu*, Eugen Drewermann pose le problème du statut psychologique du clerc moderne. Il s'emploie à décrire les impasses, à soulever les contradictions inhérentes à cette fonction dans la tradition catholique. Ce bref article en prend acte tout en questionnant les limites de cette analyse. Le propos de cet article consiste dans la réception des griefs adressés par Drewermann à l'égard de la structure ecclésiale mais porte une question supplémentaire : peut-il en être autrement ? N'y a-t-il pas dans la démarche de Drewermann des présupposés angéliques à l'endroit de ceux qui occupent une fonction, fût-elle religieuse ? Enfin, le portrait du prêtre recèle bien davantage que des contradictions d'ordre psychologique, il préfigure le contexte bureaucratique à travers lequel les démocraties libérales se donnent à penser. La « somme » de Drewermann s'avère fort stimulante pour réfléchir autour du portrait des acteurs d'un système mais pourrait s'appliquer éventuellement à tout ceux qui représentent les institutions.*

Mettre la vérité en dehors de soi, c'est-à-dire dans les institutions, au lieu de la mettre en soi, dans la clarté de sa pensée, voilà ce qui caractérise foncièrement la pensée « fonctionnaire » du clerc. C'est déjà un grand acte de courage pour elle de forcer occasionnellement les frontières de son ambivalence ! Mais une souris reste une souris, même si, une fois par an, elle s'enhardit à traverser en courant le tapis du salon¹.

* Texte d'une communication donnée à la rencontre annuelle de la région internationale de l'Est de l'American Academy of Religion, le 22 avril 1994.

1. Eugen DREWERMANN, *Fonctionnaires de Dieu*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 110.

QUELQUES QUESTIONS PRÉLIMINAIRES

Cette brève analyse se propose d'observer les mutations dans la compréhension de la psychologie du prêtre. De *L'Antéchrist* de Friedrich Nietzsche à l'ouvrage plus récent, et tout aussi controversé d'Eugen Drewermann, se glisse comme un insidieux malaise dans la mise à nu de cette conscience singulière. Que représente aujourd'hui la figure de cet intellectuel des temps anciens ? Dans la dissipation des grandes nébuleuses idéologiques, que peut représenter ce gardien de l'orthodoxie ? C'est justement à l'occasion de l'affaiblissement des structures autoritaires que l'on se questionne sur le profil particulier, vocationnel, de cet individu que l'on déclare en voie de disparition. Plus précisément, à quel appel répond celui qui s'engage dans la voie du célibat pour s'unir à une institution ? Quel sentiment de prédestination est à la base de cette singulière trajectoire pulsionnelle, de ce renoncement pour participer à un ordre plus haut ? Toute une aire de jugement et de culpabilité apparaît dans la foulée de cette recherche identitaire et, en dernière analyse, un statut d'enfant préféré semble ardemment recherché par le candidat. À qui cherche-t-il à faire plaisir en sacrifiant une part importante de sa vie et, à vrai dire, de quelle nature est ce plaisir ? Quelle est la structure de la compensation, du bénéfice secondaire opérés dans l'économie psychique du sujet par ce renoncement, et surtout quelle image de Dieu est servie dans cette transaction ?

PORTRAIT ROBOT DU CANDIDAT

Eugen Drewermann dans son ouvrage *Fonctionnaires de Dieu* décrit très minutieusement les prédispositions psychologiques des futurs adhérents. Ce livre constitue, à n'en point douter, une référence importante dans le champ de ce qu'il est convenu d'appeler le « counseling pastoral ». Cet ouvrage fait autorité dans la mesure où un examen non partisan et non moralisateur s'y déroule. La probité intellectuelle se révélant curieusement, trop souvent, le réflexe le moins bien partagé lorsqu'il s'agit de considérer la noble orientation d'un individu qui se veut « tout à tous » (1 Cor 9, 22). Notre auteur trace ainsi le portrait de celui que la vie intéresse. Un des premiers éléments qui contribue à la singularité de cette fonction consiste dans le fait que le divin employeur se fait d'abord entendre dans le sujet par le sentiment d'étrangeté qu'il suscite dans son préposé. L'expérience difficile, l'épreuve, est souvent comprise comme porteuse de sens, comme un envoi prioritaire. Signes, sentiments et appels convergent pour confirmer le néophyte dans la conviction, qu'il y a quelqu'un au bout de la ligne et que c'est à lui que l'on veut parler. Ce qui lucidement aurait autrement pu être compris de la part d'un observateur objectif comme un délire d'interprétation est agréé par le récepteur. Son absence de rapport véritable à lui-même l'y prépare, l'y destine. L'institution utilisera ultérieurement ces signes pour les fins de son travail de formation, comme référence lors de l'entrée dans l'ordre, mais aussi pour rassurer le sujet dans ses moments de doutes et d'angoisses. Comme le note Drewermann : « Il n'est guère de sermon à l'occasion d'une prise de voile ou de première messe qui ne rappelle la comparaison de la vigne et des sarments dans le discours d'adieu de Jésus : "Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; c'est moi qui vous ai choisis"². »

PORTRAIT DE FAMILLE

C'est l'attention aux signes intérieurs et la situation d'être exceptionnel d'abord au sein de sa famille qui commanderont à l'aspirant le choix de sa fonction. Plus encore, on requerra de lui qu'il soit en mesure de tenir ensemble un état de vie que contrarie le plus souvent sa fonction, ainsi

2. *Ibid.*, p. 87.

« celui qui entre dans le clergé unit en un surprenant mariage la vie tranquille du fonctionnaire et, à l'extrême opposé, le non-conformisme anti-bourgeois de ce qu'on appelle "les conseils évangéliques"³ ». À cet égard, on peut penser ici à la cohabitation pacifique de la propriété foncière : des postes rémunérateurs et un certain nombre de communautés en recherche de pertinence sociale. Il s'agit, en fait, d'une première division psychique bien modeste requise par l'institution. Le postulant doit comprendre son rôle, qu'il joue un rôle, qu'il doit éventuellement pour le remplir à la satisfaction des autorités, avant tout, le désincarner. Toute l'entreprise de l'institution vise à réappliquer minutieusement sur un psychisme en proie au plus étonnant refoulement l'armature parentale. À suivre le pli du tissu, à recoudre, à replier sous un mode sublime et dans une traduction institutionnelle, ce qui se trouve déjà latent chez ce nouveau venu à la sainteté. Comme l'indique Drewermann :

À en croire les clercs, leur vocation cléricale n'a plus aucun lien subjectivement avec les influences inconscientes de la première enfance. [...] La plupart d'entre eux ignorent totalement que leur vocation n'a pu survivre aux crises de leur temps de formation que parce qu'elle était déjà solidement stabilisée et constituait un véritable système autonome dès avant le début de la puberté⁴.

Dans ce contexte, le sujet finit par prendre son scénario personnel, et éventuellement autopunitif, pour un décret divin. Mais il faut dire qu'il n'y a guère de projet organisationnel qui ne carbure à l'illusion de leurs membres sur eux-mêmes, ni ne les encourage à incorporer leurs propres turpitudes à des formes déjà présentes. Drewermann continue cet examen, cette autopsie de la vocation religieuse, en prenant à témoin, cette fois, un récit de Jean-Paul Sartre intitulé « L'enfance d'un chef ». Le héros de Sartre, Lucien Fleurier, est amené à s'engager, dès son enfance, pour plaire à sa mère, à la plus pathétique comédie à l'égard de ses sentiments. L'utilisation du récit sartrien est la parabole d'un cheminement vocationnel où il s'agit de jouer à être bon, ce qui prédispose justement le mieux à la prêtrise. Lucien, le héros, est d'abord dans l'incertitude à l'égard de son genre. « Il se sentait si doux en dedans, que c'en était un petit peu écœurant⁵. » Cette indétermination à l'égard de ses sentiments véritables s'accroît lorsqu'un prêtre lui demande s'il préfère sa maman au bon Dieu. Sartre écrit alors : « il redoubla de gentillesse parce qu'il pensait qu'on devait faire semblant toute sa vie d'aimer ses parents, sinon on était un méchant petit garçon⁶ ».

Le dilemme du héros tient au fait que dans cette angoissante comédie qui l'oblige à feindre l'amour de ses parents, Dieu n'est pas dupe. Ce qui lui reste de sentiment véritable demeure sous la surveillance d'un Dieu intrusif. Le choix de carrière de Lucien visera donc à opérer un compromis entre ses sentiments, les pulsions destructrices et haineuses à l'égard de ses parents et ce monstrueux examinateur qui gît au sein de sa conscience. Dès lors, cette inclinaison caractérielle lie son destin à un parcours autopunitif, l'oblige à conclure un pacte ruineux entre des exigences sociales et des sentiments qu'il éprouve comme hautement destructeurs. Étant passé maître dans l'art du faux-semblant, Fleurier, l'enfant sage, induit si bien en erreur son prochain sur la nature de ses sentiments véritables, qu'il finit par trouver chez eux la « confirmation au milieu du doute permanent⁷ » qui l'assaille. « Si un "Lucien" est en colère, il joue sa colère, et s'il est gentil, il joue sa gentillesse⁸. »

3. *Ibid.*, p. 60.

4. *Ibid.*, p. 54.

5. *Ibid.*, p. 64.

6. *Ibid.*, p. 65.

7. *Ibid.*, p. 66.

8. *Ibid.*, p. 72.

Son personnage devint rapidement le cadre à partir duquel il entra en relation avec autrui. Ce qui était, à l'origine, un compromis temporaire pour éviter le rejet parental s'avère, au terme de son adolescence, enclorre tout son être relationnel. Plane aussi au-dessus de lui une impression trouble d'homosexualité, de n'être rien. Mépris de soi qui se mutera rapidement en un mépris des autres. Dans le récit de Sartre, il n'en faut pas plus pour prédestiner Fleurier à devenir un excellent chef :

[...] vouloir être chef, ce n'est pas du même ordre que vouloir se faire dentiste, reporter photographe ou agent matrimonial. En voulant devenir chef, on ne veut pas quelque chose ; on se veut soi-même revêtu d'une certaine identité. [...] Au Lucien de Sartre, il faut le rôle de chef pour justifier le néant de son existence⁹.

Ce n'est donc pas l'appât du gain qui motive le leader mais une manière d'échapper à l'appel d'un vide existentiel que la fonction vient contrebalancer. Le héros se précipite ainsi à la rencontre des normes d'un groupe qu'il finit par incarner. Il n'est rien, sinon la matérialisation de cette norme qu'il peut justement accueillir par cette vacance identitaire qui paradoxalement le définit. « S'il veut échapper à ce que son moi a de trop personnel, un être comme le Lucien Fleurier de Sartre a absolument besoin de se retrouver dans "l'universel"¹⁰. » Il s'agit autant d'une fuite en avant que d'un processus complexe de compensation. Cependant cette élaboration d'une personnalité groupale, toute tournée vers les attentes des autres, implique un clivage originaire qui entraîne d'autres. Une manière de répulsion, de dégoût à l'endroit de ses propres émotions font préférer au sujet, les sentiments d'autrui. Ces traits d'un caractère faussement accommodant ont été décrits et résumés en 1934 par la psychanalyste Hélène Deutsch sous l'appellation de personnalité *als obs* ou « comme si ». Elle montrait alors qu'une des caractéristiques de la personnalité « comme si » est que les « tendances agressives sont presque complètement masquées par la passivité, donnant un air de bonté négative, de douce amabilité, qui est cependant facilement convertible en mal¹¹ ». En fait, ce profil s'élabore au terme d'un effort consenti par le sujet, non pas tant pour refouler les affects, mais plutôt vers « une perte réelle de l'investissement d'objet¹² ». La grande malléabilité psychique fait ainsi de ces individus des candidats idéals pour toute entreprise qui manipule principes généreux et bons sentiments. Comme le note encore Deutsch :

S'attachant avec une très grande aisance aux groupes sociaux, éthiques et religieux, ils recherchent, en adhérant à un groupe, à donner contenu et réalité à leur vide intérieur et à établir la validité de leur existence au moyen d'une identification. Une adhésion abusivement enthousiaste à une philosophie peut être rapidement et totalement remplacée par une autre, contradictoire, sans la moindre trace de transformation intérieure – simplement comme le résultat d'un regroupement accidentel du cercle des relations ou l'équivalent¹³.

PORTRAIT D'UNE ÉPOQUE

On n'a qu'à penser ici spontanément à l'itinéraire d'anciens religieux québécois passant successivement, à partir des années 1960, de la prêtrise au marxisme, pour enfin se jeter dans la sexologie. Ce destin de caméléon est non seulement le résultat d'une pauvreté de la relation d'objet mais est inséparable d'un effort d'identification à des figures d'autorité. Il explique peut-être aussi

9. *Ibid.*, p. 71.

10. *Ibid.*, p. 74.

11. Hélène DEUTSCH, « La personnalité "comme si" », dans Jacques CAYN, dir., *L'identification l'autre, c'est moi*, Paris, Tchou, 1978, p. 241.

12. *Ibid.*, p. 241.

13. *Ibid.*

ce que Drewermann veut dire quand il affirme que les clercs qui « ont une étonnante disposition à s'identifier aux objectifs de l'Église [...] dénotent surtout une tendance à refouler l'enfance, ou, ce qui revient au même, [cela marque] un incroyable infantilisme de leurs rapports à cette mère¹⁴ ». La personnalité « comme si » épargne aussi aux individus qui en sont porteurs d'avoir à faire face à des conflits, d'affirmer des choix et permet surtout d'éviter d'avoir à négocier avec l'angoisse du rejet. Un cadre extérieur froid vient donc se substituer, tant au moi qu'au surmoi, et alimenter de l'extérieur les rares conflits du sujet avec son environnement. La structure réglée de l'institution tient lieu de mère de glace ou de père idéalisé qui rappellent au sujet son point d'émergence et lui permettent de vivre sans heurt et, jusqu'à tout récemment, dans l'admiration d'un grand nombre.

Pour Drewermann, ce qui distingue l'orientation cléricale des autres fonctions religieuses des diverses sociétés est le renoncement à toute volonté propre, au désir, imposant ainsi à son adepte, le sacrifice de son identité. Ceci compromet éventuellement toute capacité de ce sujet à intervenir avec succès dans le destin de ceux qu'il est censé devoir aider ou prendre en charge. Une fois dénoyauté de sa singularité, le clerc n'a plus qu'à substituer à son jugement, à remplacer sa confiance fondamentale par une chaîne de raisonnements, par une panoplie idéologique que l'institution lui impose comme un pense-bête. Reprenant cette distinction, Drewermann écrit :

Le chaman authentifie sa vocation aux yeux de la tribu en actualisant de manière très saisissante, pour le bien-être des autres, les images qui l'ont lui-même délivré d'un mal profond. Le prêtre de l'Église catholique, lui, est appelé à actualiser des signes rituels sous la forme de sacrements qui ne viennent pas de son « âme » mais d'une tradition contrôlée par le magistère catholique. [...] Dans la vie de sa tribu, le chaman revêt sa fonction de par la force de sa personnalité, tandis que le clerc catholique embrasse l'état auquel il est appelé au prix d'une profonde césure entre sa personne et la charge qu'il doit assumer [...]¹⁵.

S'il n'était question ici que de la perte ou de la dépersonnalisation d'individus, cela serait certainement fort regrettable mais pourrait être compris comme un avatar incontournable dans le parcours de tout développement psychique. Toutefois, il n'en n'est rien. Ce qui préside à l'élaboration du destin du clerc participe de la même mentalité à l'oeuvre dans les grandes bureaucraties. Le prêtre ramène à lui tel un faisceau, l'ensemble des éléments qui sous-tendent la création des castes administratives. La même exécution froide, une même mise en ordre fonctionnant à l'aide de grandes nappes d'encre idéologiques qui se déversent dorénavant sur l'océan des consciences. C'est le réflexe de substituer à son jugement un mode d'emploi, une procédure, qui est en cause et donne au prêtre sa pérennité dans les fonctions publiques modernes. Tout le travail aura consisté à non plus tatouer les corps, à les marquer ou à les inciser, mais impliquera désormais celui du contrôle des consciences. L'Église catholique, à travers sa gestion de la faute, l'échelonnement des culpabilités personnelles, se présentera à cet égard comme un guichet très sophistiqué dans ce type d'opérations ou de transactions incorporelles.

PORTRAIT DE GROUPE

Il s'agit, du point de vue du fantasme, d'établir au-dessus d'un corps composé de rouages humains, de relais vivants de fonctionnaires, une tête qui pense à la place de tous ou qui dispense les subalternes d'avoir à le faire. Plus encore, elle leur recommande la plus stricte obéissance, sans laquelle, bien sûr, cet échafaudage est menacé. En fait, un peu comme le corps militaire, ou les corps religieux, il n'y a guère de groupes qui peuvent subsister sans une soumission, un dressage

14. Eugen DREWERMANN, *Fonctionnaires de Dieu*, p. 54.

15. *Ibid.*, p. 59.

vers une pensée homogène. Un groupe se noue autour de la figure du chef. Pour l'Église, cela représente une perte dramatique car, comme le note encore Drewermann, le clerc se trouve à devenir: «[...] comme un "fonctionnaire" qui administre le divin, non de par sa personne, mais uniquement de par la mission objective qui lui vient de l'Église, on obtient alors une forme religieuse, qui élimine systématiquement les éléments prophétiques [...]»¹⁶. De la même manière que les systèmes physiques tendent vers l'entropie, on peut se demander si l'objectif inavoué de la plupart des meutes humaines n'est pas d'exercer toujours davantage de contrôle, de pouvoir, sur les individus qui les composent? À l'instar du marxisme, son cousin éloigné, le christianisme s'autorise d'une lecture du monde qui ne se laisse pas démentir aisément par les faits; comme le marxisme, il est «à la fois une logique, une morale, une tactique même, un corps de doctrine qui tranche les plus graves et les plus vastes questions, mais qui donne aussi le conseil qu'il faut dans le plus menus détails de l'action quotidienne»¹⁷.

À cet égard, la réflexion de Drewermann est pour le moins étonnante de candeur. Il soumet la vocation cléricale au crible d'une psychanalyse lucide sans pour autant mettre en doute sur le fond la vérité de l'idéal soi-disant maladroïtement promu par ces fonctionnaires. Il nous laisse une psychanalyse inachevée de l'esprit du christianisme. Pour un écrivain comme D.H. Lawrence, le sens de la mission du Christ était d'éviter une collectivisation, de contourner justement l'érection d'un état se retranchant derrière l'idée de bien pour se donner bonne conscience en inventant des cruautés nouvelles. Tel que le note le philosophe Gilles Deleuze :

L'entreprise du Christ est individuelle. L'individu ne s'oppose pas tellement à la collectivité, en soi, c'est individuel et collectif qui s'opposent en chacun de nous comme deux parties différentes de l'âme. Or le Christ s'adresse peu à ce qu'il y a de collectif en nous. Son problème était plutôt de défaire le système collectif de la prêtrise de l'Ancien-Testament, de la prêtrise juive et de son pouvoir, mais seulement pour libérer de sa gangue l'âme individuelle. [...] Il pensait qu'une culture de l'âme individuelle suffirait à chasser les monstres enfouis dans l'âme collective. Erreur politique¹⁸.

S'impose ainsi à la conscience la nécessité d'un organisme qui s'occupe exclusivement du bien-être de tous, s'assure de l'équilibre entre les rivalités, châtie ceux qui s'attaquent à la cohésion de ce corps et de son ordre. Cette machine, c'est l'État, étendu comme une vaste mémoire, dorénavant comme le dispositif d'écoute électronique des doléances, gérant éventuellement les petits secrets de tous. Ce corps gélatineux, engluant les consciences, est, pour Nietzsche, le reliquat, tient son être de la conception du Dieu chrétien lui-même.

Mais le Dieu du «grand nombre», le démocrate parmi les Dieux, tant s'en faut qu'il ait acquis la fierté d'un dieu païen: il resta juif, il resta le dieu des encoignures, de tous les coins et recoins sombres, de tous les quartiers insalubres du monde entier! [...] La notion chrétienne de Dieu – Dieu comme Dieu-des-malades, Dieu araignée, Dieu esprit [...], Dieu dégénéré en contradiction de la vie, au lieu d'être la transfiguration et le oui éternel¹⁹!

Nous ne sommes pas loin ici d'une conception qui va donner naissance à l'État-providence, avec sa caste de préposés secourables, dévouée à l'avancement du bien par leur entremise exclusive. C'est la mutation des rapports de pouvoir, les modes nouveaux d'assujettissement qui semblent échapper à la lecture de Drewermann. Pour l'auteur des *Fonctionnaires de Dieu*, Jésus est un poète en Galilée, mais il semble oublier ceux qui l'ont suivi et qui ont réussi le tour de force d'un universalisme insidieux. La misère psychologique du prêtre, sur laquelle il attire l'attention, révèle

16. *Ibid.*

17. Roger CAILLOIS, *Description du marxisme*, Paris, Gallimard, 1950, p. 23.

18. Gilles DELEUZE, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, p. 52.

19. Friedrich NIETZSCHE, *L'Antéchrist*, Paris, Union générale d'éditions, 1967, p. 27-28.

bien davantage le statut du fonctionnaire qui se traîne les pieds au terme de l'Histoire, en remplissant formulaires et paperasses, consignait l'absurde avec minutie, conjuguant réunion vide avec discussion inutile. Toutefois, cette grande neurasthénie du réseau des intermédiaires, la démotivation inhérente à un univers kafkaïen, ne devrait pas nous cacher que les rapports de pouvoir n'ont fait que s'ordonner autrement, ainsi que le fait remarquer Michel Foucault :

Le trait distinctif du pouvoir, c'est que certains hommes peuvent plus ou moins entièrement déterminer la conduite d'autres hommes – mais jamais de manière exhaustive ou coercitive. Un homme enchaîné et battu est soumis à la force que l'on exerce sur lui. Pas au pouvoir. Mais si on peut l'amener à parler, quand son ultime recours aurait été de tenir sa langue, préférant la mort, c'est donc qu'on l'a poussé à se comporter d'une certaine manière. Sa liberté est assujettie au pouvoir. Il a été soumis au gouvernement. [...] Il n'est pas de pouvoir sans refus ou révolte en puissance²⁰.

C'est l'immense navire de papier des administrations modernes arraché au cours de l'histoire, l'arche des luxes dérisoires qui frappent la conscience contemporaine. C'est aussi le fonctionnement groupal des administrateurs qui ne répondent jamais de rien en leur nom, mais se légitiment d'une poursuite commune en imitant le mouvement réel des idées. Tout ce foisonnement d'énergie stasée, générateur de mentalité, de certitude, d'insouciance, devrait nous interroger par tout son potentiel sacrificiel. Le mouvement feutré de ces organismes qui vivent doucereusement à l'intersection de la richesse collective, voilà les fonctionnaires d'un Dieu souverain, bien qu'inexistant. Il s'agit de voir aller l'engrenage « soft » d'un monstre en appétit de planification qui applique, par un langage indirect, des ordres venus d'en haut. Mais il s'agit aussi d'un scénario connu où acteurs, intervenants du milieu, préposés, défilent pour aider le bénéficiaire. Cependant, nous savons maintenant que « le mal n'est pas en face du bien, mais dedans²¹ ». Et c'est le parcours de la modernité que de déboucher sur la gestion tranquille de l'horreur, la dépersonnalisation de la responsabilité, du meurtre²². Comme l'écrivait en 1979, Manuel de Diéguez, dans son ouvrage *Science et nescience* :

Ainsi le fonctionnaire qui parle du « traitement spécial » ou de la « solution finale » du problème juif, se croyant absent du désert de son propre discours, garde à l'égard de l'idole dont il est le servent une affreuse innocence. [...] Eichmann était devenu tout à fait incapable de prononcer aucune phrase non bureaucratique par sa tournure et par son vocabulaire – il avait réussi en quelque sorte, le tour de force de l'aliénation totale du dirigeant dans son moi administratif, dans son moi absent²³.

Il est aussi difficile de lutter contre le bien, que pour une cellule immunitaire de reconnaître qu'elle est elle-même victime d'un détournement de son matériel génétique. Ennemis invisibles, souches qui prolifèrent sans rien ajouter à toutes les intersections d'un réseau d'informations. Comment empêcher le geste violent de prendre la forme de l'aménité ? Comment interroger la logique d'éventuelles rationalisations ? Manière qui permettrait aussi sans doute de résoudre un problème zen, est-il possible de sortir de l'eau sans l'utiliser ?

20. Cité par Jean-Luc NANCY, *L'expérience de la liberté*, Paris, Galilée, 1988, p. 104.

21. Maurice BELLET, « Le Dieu-monstre », dans J.-B. PONTALIS, dir., *Le mal. Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 38, Paris, Gallimard, 1988, p. 164.

22. Comme le note à cet égard, Pierre LEGENDRE, « Non il n'y a pas de monstres. Dans les grandes tueries modernes organisées par le juridisme bureaucratique, ce ne sont pas les monstres qui agissent, mais des gens très ordinaires, qui feraient d'excellents épiciers, des professionnels méticuleux, capables de sourire à leurs propres enfants. La criminalité bureaucratique tue l'honnêteté » (« L'impardonnable », dans Olivier ABEL, dir., *Le pardon. Briser la dette et l'oubli*, Paris, Éditions Autrement, 1991, p. 26).

23. Manuel DE DIÉGUEZ, *Science et nescience*, Paris, Gallimard, 1970, p. 393.